

des étrangers ni l'esprit de farouche isolement habituel aux ascètes indiens, ni l'orgueilleux mépris érigé en système par les brahmanes. Le bref *credo* que lui a légué son fondateur et que commentait avec tant d'abondance la collection déjà formée de ses livres saints n'est pas l'apanage d'une caste ni même d'une race : le Buddha l'a conçu à l'usage de tous et il doit être enseigné à chacun dans sa propre langue. N'oublions pas enfin de rappeler que les circonstances politiques, en opposant à l'avance des Grecs les armes d'un empereur appartenant à une dynastie nouvelle et ennemie des bouddhistes, achevèrent de jeter ces derniers dans les bras de leur Sôtèr-Trâtar Yavana (*supra*, p. 276). Assurément, rien ne permet de croire que ce soit un appel des bouddhistes, poussés au désespoir par les persécutions du Çuṅga Pushyamitra, qui ait déclenché l'intervention de Dèmétrios et de son général, Ménandre : mais les historiens les plus circonspects ont été amenés à penser que leur connivence n'avait pas médiocrement aidé les Yavanas, qui ne disposaient que d'une armée inférieure en nombre comme en qualité à celle d'Alexandre, à conquérir la moitié de l'Hindûstân; et cette supposition a paru encore plus nécessaire pour expliquer qu'en dépit de leurs discordes intestines, leur domination y ait duré un siècle et n'ait finalement succombé que sous les coups d'un nouvel envahisseur.

Nous savions déjà tout cela : nous savons même plus précisément, et de la façon la plus sûre, par des inscriptions contemporaines de leurs œuvres pies, que le méridarque du Svât Théodôros et celui de Taxila (dont le nom s'est perdu avec un fragment de sa plaquette de cuivre) ont fait profession de foi au bouddhisme; et sans doute en fut-il de même de nombre de leurs subordonnés, sinon même de leur souverain Ménandre. Ceci doit d'autant moins nous étonner qu'une telle adhésion (car, répétons-le, le mot « conversion » que nous employons par habitude de langage a pris chez nous un sens beaucoup trop fort) ne se heurtait pas aux mêmes difficultés qu'une tentative d'affiliation à une secte brahmanisante — difficultés naguère considérées comme insurmontables par tous les indianistes jusqu'au jour où la dédicace du pilier de Vidiçâ (Bhîlsa) par le *Bhâgavata* Héliodôros et les exergues des monnaies du *Mâhêçvara* Vima-Kadphisès leur ont démontré qu'en ce temps là un étranger (*mléccha*) pouvait devenir vishnouite (*vaiçṇava*) ou çivaïte (*çaiiva*) : à plus forte raison lui était-il loisible de devenir bouddhiste (*bauddha*). Mais il ne suffit pas de savoir les choses : il faut encore se les représenter. Or il est bien évident qu'en l'espèce, avant de manifester publiquement ce que nous appelons leur conversion, les fonctionnaires Yavanas ont senti s'éveiller en eux la curiosité de connaître la doctrine où tel moine mendiant de la rue, journellement rencontré au cours de sa tournée d'aumônes, puisait sa calme dignité. Ainsi qu'il est écrit dans un passage évidemment « vécu » du *Mahâvagga* : « En le voyant il pensa : En vérité c'est là un de ces moines qui sont saints dès ce monde ou déjà entrés dans la voie de la sainteté. Je vais aller à ce moine et lui demander : Ami, ta physionomie est sereine; ton teint est pur et clair; qui donc est ton maître et quelle doctrine professes-tu?... » Les méridarques en question possédaient-ils, ainsi qu'on l'exige aujourd'hui de leurs remplaçants anglais, la connaissance de la langue parlée et purent-ils directement aborder leur homme ? Ou durent-ils recourir, pour arranger une entrevue, à l'intermédiaire d'un secrétaire indigène et requérir les services d'un interprète ? Toujours est-il qu'ils entrèrent en relations suivies avec quelque religieux particulièrement recommandable pour son intelligence ou sa sainteté. Des conversations réitérées se tinrent, non seulement en plein air et dans les couvents, mais encore (comme on dirait dans l'Inde contemporaine) dans l'« office (*daftar*, entendez: les bureaux) du Commissioner » — et pourquoi pas, ainsi que le veut le cadre du *Milindapañha* jusque dans le palais royal, quand du moins le roi s'appelait Ménandre ? De ces entretiens que pouvons-nous encore connaître, étant donné ce que nous savons des deux types d'interlocuteurs ?